

LE CŒUR DE L'INITIATION

dr̥gdarśanaśaktyor ekātmatevāsmītā

La je-suis-té est l'impression d'identité entre le pouvoir de perception et celui de l'instrument de perception.

Patañjali Yogasūtra II, 6

Comment en sommes-nous arrivés à mener des existences tendues et sans grande lumière, alors que le début semblait si innocent et joyeux? Petit à petit nous nous y sommes faits et aujourd'hui nous trouvons normale une façon de vivre qui ne nous convient pas du tout.

Quelle belle aventure qu'expérimenter la vie sur terre: voir, sentir entendre, toucher, goûter! Tous, y compris les animaux, portés par un même regard étonné et ravi nous avons entrepris cette odyssée terrestre. Que s'est-il donc passé pour que l'inquiétude, la peur et les calculs soient venus nous empoisonner l'existence au point où une majorité d'entre nous vivent de plus en plus comme des désespérés? Car ne nous leurrions pas: vivre constamment dans l'espoir de quoi que ce soit, passer sa vie à désirer qu'il arrive ceci plutôt que cela, avoir l'attention toujours rivée sur un futur ou collé à un passé, c'est vivre en désespéré: désespéré de ce qui est là maintenant, de la réalité que nous ne savons pas regarder simplement. Quelque chose d'autre est intervenu très tôt dans nos vies, selon la formule d'un visionnaire védique¹.

De tout temps nous n'avons fait qu'assister à ce que nous appelons notre vie et cela inclut la naissance et même avant. La réalité, la seule, est pure Lumière consciente, intemporelle, impersonnelle, au-delà même de ce que nous appelons exister et ne pas exister. La réalité (*satyam*) n'est pas quelque chose, elle est sans début, sans fin, sans durée. Elle n'«est» pas: être et ne pas être sont des concepts qu'elle englobe. La réalité est impensable, inconcevable, sans bornes (*brhat*). Elle est unique: rien n'existe qui ne soit sa manifestation. Alors que sommes-nous donc, sinon cette Réalité? Mais là est le piège: je dois employer le verbe être, il n'y en a pas d'autre dans aucune langue, alors que la Réalité, notre vraie nature, n'«est» pas. Nous ne pouvons que penser ou imaginer ce qui est ou n'est pas. N'en déplaise à Aristote, Kant et autres philosophes, le principe du tiers exclu ne concerne pas la Réalité.

Ce que nous appelons habituellement la réalité est une trame qui a commencé à se tisser avec la prise de conscience «j'existe», «je suis». La Réalité, pure Lumière consciente, n'est pas que pure luminosité (*prakāśa*) statique, ce qui serait un non-sens, car il n'y a rien en dehors d'une prise de conscience (*vimarśa*) et cela même la physique le reconnaît de plus en plus ouvertement. Les deux aspects (*prakāśa* et *vimarśa*) sont absolument indissociables. De plus, prise de conscience veut nécessairement dire prise de conscience de soi-même. La Lumière consciente se connaît elle-même en tant que Lumière consciente. C'est cette prise de conscience dynamique qui engendre ce que nous appelons l'univers et les structures permettant sa perception (on peut même voir l'univers entier comme la structure permettant sa perception). L'apparition des sens de perception et du système nerveux dans l'histoire de l'évolution étaient non seulement possible, mais inévitable et les organismes qui les sous-tendent devaient donc voir le jour.

Ce que nous appelons le monde est le symptôme de la Réalité, il en est le signe, la marque (*liṅgam*). Ce qui en soi est Étendue indistincte (*apraketam salilam*) se manifeste par son dynamisme intrinsèque de prise de conscience de soi (*vimarśa*) et le «monde» en est le signe perceptible (*ketu*). Ce que nous appelons la création du monde est manifestation, passage de *apraketam* à *praketam*. Cette «création» n'est pas un événement donné une fois pour toutes (il y a 13,7 milliards d'années selon l'astrophysique moderne), c'est un processus incessant et intemporel.

¹ *anyad yuṣmākam antaram babhūva*: autre chose est survenu en vous. R̥gVeda X, 82, 7a

Le moment décisif où il y a prise de conscience «j'existe» ponctue le début de la trame qui se tisse pour chaque individu. C'est toujours la pure Lumière consciente qui «sait» toutes les trames, mais chacune comporte un mouvement de restriction, un enfermement. L'affirmation «j'existe» exige l'instrument de perception (les sens, le mental, l'intellect), il doit y avoir ce que nous appelons le corps. De plus, le maintien d'une apparente continuité de ce je exige tout un réseau que nous appelons la mémoire. Cette mémoire, c'est toujours la même Lumière consciente qui la sait, qui la connaît, mais l'histoire individuelle, la trame qui se tisse et se renforce à mesure que grandit l'enfant et que s'accumule le savoir, voile la pure luminosité de la Réalité. Dans la prise de conscience individuelle, la Lumière consciente se voile à elle-même. «C'est le propre de notre nature véritable de se dévoiler en se recouvrant²» disait Héraclite. Le langage, l'école, les conventions sociales et toute l'éducation habituelle viennent ensuite couler cet enfermement dans le béton.

La vie de l'individu, l'histoire de cette trame fabriquée (*kr̥tima*), n'est alors plus qu'une longue réaction, voire une révolte, contre cet enfermement imaginaire, réaction faite de peurs, de calculs, d'inquiétudes et d'agitation, avec de rares et brefs moments d'accalmie. Derrière cette existence misérable se profile sans cesse la peur de ne plus exister, une peur qui ne peut survenir que dans le sillage de la fausse conviction d'être quelque chose qui existe. Cette peur se manifeste dès qu'il y a prise de conscience «j'existe». Une fois que j'ai réalisé que j'existe, je veux continuer d'exister et cette volonté est déjà peur: c'est la peur fondamentale, celle de ne plus exister. Profondément, cette peur ne peut surgir que parce que la Réalité ne peut jamais être néant et que *nous le savons*. La collision entre l'identification à une forme périssable et le pressentiment de l'intemporalité (ou immortalité) engendre ce cri de révolte que nous appelons la peur de la mort, dont toutes les autres peurs ne sont que des appendices. Avec la peur de ne plus exister, le temps entre en jeu lourdement dans nos vies. On pourrait presque dire que ce n'est pas le temps qui amène la peur de la mort, mais plutôt la peur de la mort qui amène le temps. Dès qu'il y a localisation dans l'espace, identification à une structure spatio-temporelle, le temps intervient.

C'est cela que le sage Patañjali nommait la «je-suis-té» (*asmitā*)³. Dire «je suis» constitue le point de départ de la vie individuelle, qui devient ce que nous appelons l'égoïsme, aussi appelé *ahaṃkāra* (littéralement «le je qui fait»). Ce «je qui fait» est la totale fabrication sur laquelle l'être humain érige toute sa vie. L'instrument de perception permet de dire «je suis» et ce «je suis» est immédiatement attribué à l'instrument, un peu comme si je croyais que la lumière perçue dans la pièce est générée par la fenêtre à travers laquelle elle me parvient.

«La je-suis-té est l'impression d'identité entre le pouvoir de perception et celui de l'instrument de perception», dit le vénérable Yogasūtra de Patañjali. Tant que cette confusion n'est pas levée, elle continue à donner le ton à toute ma vie, elle colore mes pensées, inspire mes peurs et mes désirs, et déforme ma vie entière. La vie spirituelle consiste à prendre conscience de ce malentendu à l'origine de la vie personnelle et à réaliser que le pouvoir de perception est là bien avant que je puisse dire «je suis» et que c'est justement ce pouvoir qui rend possible le «je suis». Cette réalisation bouleversante met brutalement fin à toute prétention à une quelconque vie personnelle. Essayer de la décrire ou de la qualifier positivement serait une farce. Qui que nous soyons, c'est vers cette prise de conscience finale que, tôt ou tard, la vie nous pousse tous. Sans cette prise de conscience, les pratiques spirituelles et la vie en général n'ont aucun sens; une fois survenue cette prise de conscience, ces pratiques deviennent inutiles.

² Φύσις κρύπτεσθαι φιλεῖ, littéralement «la Nature aime à se cacher.»

³ Le *Grosses Petersburger Wörterbuch* de Böhtlingk et Roth donne deux nuances à *asmitā*: «je-suis-té» (*das Ichbinsein*) et égoïsme (*Selbstsuch*).



Ce qui à ma naissance est passé de *apraketam* (non manifesté) à *praketam* (manifesté) devient *supraketam* (surlumineux, ou superlumineux) à l'occasion de la deuxième naissance qu'est la reconnaissance de ma nature véritable. C'est à cette deuxième naissance que le Maître de Galilée faisait allusion: «En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le Royaume de Dieu⁴.» Une telle deuxième naissance était, aux temps védiques, la marque du véritable Aryen (*ārya*) qu'on qualifiait alors de deux fois né (*dvija*). C'est le cœur de l'initiation (*dīkṣā*), sans lequel toute prétendue démarche ou pratique spirituelle n'est que simagrées. La racine verbale d'origine indo-européenne *dīkṣ-* signifie originellement «le mouvement continu de la lumière à l'intérieur». À l'époque védique *dīkṣ-* signifiait plus particulièrement «se consacrer, se dédier à», surtout en référence à l'offrande du soma, dont l'essence est l'irrépressible montée de la joie sans bornes inhérente à la réalisation de notre nature véritable elle-même sans bornes. Pour les visionnaires védiques, *dīkṣ-* voulait donc dire «se consacrer au divin». Mais pour se consacrer au divin, il faut d'abord être né une deuxième fois et cette initiation est d'abord et avant tout intérieure.

Autrefois, le maître qui apparaissait en tant que personne physique et conférait l'initiation était un signe de cette initiation, non sa cause. Mais tant le sens de *dīkṣā* que celui de *guru* se sont corrompus.

Avec le temps la *dīkṣā*, l'initiation, est devenue simple préparation à des cérémonies religieuses brahmaniques et à peu près n'importe qui se voyant passer le cordon brahmanique s'est cru vraiment initié, «deux fois né». Une promenade le long des fameux ghats (*ghāṭa*) de Varanasi suffit pour réaliser l'ampleur qu'a maintenant atteinte l'imposture brahmanique.

Quant à la mouvance tantrique, la *dīkṣā* y est un concept tellement important qu'elle a fait l'objet de 10 chapitres des 37 que compte le *Tantrāloka* d'Abhinavagupta, le plus grand maître du shivaïsme cachemirien. Mais là comme ailleurs, les rituels parfois très complexes qui avaient sens à leur origine ont fini par perdre leur âme pour devenir de plus en plus des cérémonies sans lumière et pratiquement vides de sens parce qu'accomplis par des eunuques spirituels. Aujourd'hui, mis à part les Indiens pour qui ces rituels — quand ils ont encore cours — sont folkloriques, tout cela ne concerne plus qu'une très petite poignée d'érudits universitaires et quelques romantiques Occidentaux qui, entre les repas, se voient comme les héritiers et les transmetteurs modernes d'une tradition tantrique du shivaïsme du Cachemire, du bouddhisme ou autre et ont décidé d'en faire une carrière.

⁴ Le mot ἀνωθεν peut aussi signifier «à nouveau».

Des rituels initiatiques ont eu cours tant en Inde, qu'en Égypte ancienne, en Grèce, en Chine, au Tibet, au Japon, dans les Amériques, partout où des êtres humains ont réalisé avec stupéfaction ne pas être l'instrument de perception, mais le pouvoir de perception, l'unique Réalité, et qu'ils n'entretenaient plus aucun doute à ce sujet. Tel fut toujours le cœur de la grande Tradition. L'identification à une tradition particulière est un signe éloquent d'éloignement de la Tradition intemporelle, qui ne se réfère à rien d'autre que la prise de conscience bouleversante et décisive dont nous avons parlé. Ce qui convient profondément à notre époque, ce n'est ni le brahmanisme, ni le vedanta, ni le bouddhisme, ni le shivaïsme, ni l'islam, ni le christianisme, ni l'athéisme, c'est la clarté.